

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

UNE

LONGUE ET TRIOMPHALE CROISIÈRE.

La croisière qu'entreprenait, il y a un peu plus d'une année, la flotte américaine autour du monde vient de prendre fin, et s'est accomplie dans les conditions les plus heureuses.

On se rappelle les incidents qui la motivèrent; et c'est peut-être une des plus heureuses hardieses qu'aient eues M. Roosevelt pendant les huit années de sa présidence.

Non seulement a-t-elle servi à changer les sentiments des Japonais à l'égard des Américains, sentiments qu'avaient fait naître des scènes de désordre à San Francisco, et l'intention hautement déclarée des Californiens d'exclure de leurs écoles publiques les enfants japonais; mais aussi a-t-elle soumis nos navires et nos marins à une épreuve qui leur était nécessaire.

Les équipages ont parfaitement tenu la mer par tous les temps, et la flotte entière a pu se livrer à des manœuvres utiles en temps de guerre. Leur longue promenade dans toutes les eaux sans accidents, a réduit à néant les injustes critiques que ne leur avait pas épargnées la malveillance. Et nos marins ont voyagé, ont vu beaucoup de pays, se sont mêlés à bien des peuples et ont pu en faire connaître.

La rentrée du contre-amiral Sperry à Hampton Roads à la tête de la flotte a certainement été brillante; elle a été saluée par le Président de la nation et des milliers de curieux.

M. Roosevelt qui était allé sur son yacht le "Meyflower" à la rencontre des navires, s'est rendu sur le "Connesticut" où il a félicité le contre-amiral Sperry de ses heureux retour et de sa magnifique croisière, qui restera dans l'histoire de la marine américaine au de ses faits les plus glorieux.

L'Accord Franco-Allemand.

Voici le texte de la Déclaration signée le 10 de ce mois à Berlin entre les gouvernements allemand et français, déclaration dont l'Abelle a déjà parlé:

DECLARATION

Le gouvernement de la République française et le gouvernement impérial allemand, animés d'un égal désir de faciliter l'exécution de l'Acte d'Amiens, ont convenu de préciser la portée qu'ils attachent à ses clauses, en vue d'éviter toute cause de mal-

entendus entre eux dans l'avenir. En conséquence,

Le gouvernement de la République française, entièrement attaché au maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'Empire chrétien, résolu à y sauvegarder l'égalité économique et, par suite, à ne pas y entraver les intérêts commerciaux et industriels allemands.

Et le gouvernement impérial allemand, ne pouvant que des intérêts économiques au Maroc, reconnaissant d'autre part que les intérêts politiques particuliers de la France y sont étroitement liés à la consolidation de l'ordre et de la paix intérieure, et décidé à ne pas entraver ces intérêts.

Déclarent qu'ils ne poursuivront et n'encourageront aucune mesure de nature à créer en leur faveur ou en faveur d'une puissance quelconque un privilège économique, et qu'ils chercheront à associer leurs nationaux dans les affaires dont ceux-ci pourront obtenir l'entreprise.

C'est un conseil des ministres d'hier matin que M. Pichon a fait connaître à ses collègues le texte qu'on vient de lire. La note officielle suivante a été publiée par l'Agence Havas:

Cet accord consacre l'entente définitive qui s'est établie entre les deux puissances après quelques semaines de pourparlers.

M. Pichon a exposé, au Conseil des ministres, les conditions dans lesquelles des négociations se sont poursuivies entre les cabinets de Paris et de Berlin.

Elles n'ont pas cessé d'être empreintes du désir des deux gouvernements d'aboutir à un accord conciliant.

Le texte, approuvé par les deux chancelleries, a été signé à Berlin par M. de Schön et M. Jules Cambon.

Il a été porté par la France à la connaissance de l'Espagne, de la Russie et de l'Angleterre, et par l'Allemagne à la connaissance de l'Autriche et de l'Italie.

Les représentants de la France et de l'Allemagne à Tanger l'ont communiqué immédiatement au ministre des affaires étrangères du Sultan Moulay-Hafid.

La communication de cet acte diplomatique a été accueillie de la façon la plus favorable par les puissances.

L'impression à Londres.

L'arrangement franco-allemand n'a été connu à Londres que vers onze heures le matin du 10, et y a causé quelque sensation, car l'opinion ignorait tout des négociations en cours, mais il a été partout bien accueilli, et je n'ai pas entendu une seule note discordante, dit un correspondant:

Dans les milieux diplomatiques anglais on est très heureux du résultat obtenu. Le Foreign Office, naturellement tenu au courant des intentions du gouvernement français, avait déjà fait l'accueil le plus sympathique aux communications que M. Paul Cambon avait eu l'occasion de faire à ce sujet à Sir Edward Grey.

Une haute personnalité diplomatique me déclarait cet après-midi qu'elle considérait l'arrangement comme une des conséquences les plus heureuses de l'Entente cordiale. Le prince de Bilibert se rendant au texte des déclarations qu'il faisait en 1903 lors de son premier discours sur les affaires marocaines et l'Entente cordiale, une fois de plus il reconnaît que l'Allemagne n'a que des intérêts économiques au Maroc et que les rapports anglo-français ne gênent en rien le développement commercial et in-

dustriel de son pays dans cette partie de l'Afrique.

—Je vous disais, il y a quelque temps, ajouta mon interlocuteur, que la visite du roi d'Angleterre à Berlin ne pouvait avoir de meilleur résultat que de provoquer une détente dans la situation politique de l'Europe. Il semble que dès le premier jour de son arrivée à Berlin Sa Majesté britannique a la joie de voir se réaliser son désir le plus cher. Certes, la signature de l'arrangement franco-allemand n'y aura pas peu contribué.

JOURNAL

D'un Comédien.

Bien que mon regretté prédécesseur, M. E. Blum, ait souvent entrepris ses lecteurs du spectacle unique qu'offraient aux Parisiens les anciens théâtres du boulevard du Temple, le champ est assez vaste pour qu'il reste encore à glaner, surtout pour celui qui, comme moi, a vécu cette époque lointaine, faisant partie de la troupe du théâtre de la Gaîté, dont l'aimable et habile directeur, M. Hostein, devint plus tard un des trois lecteurs examinés sous l'administration de M. Emile Perrin.

Quel admirable public que celui du boulevard du Crime, comme on disait alors!

Arrivé au théâtre à cinq heures et demie, il attendait que le dernier mot fût dit pour quitter sa place.

Le dimanche, on donnait dix actes: le "Ombre de Montargis", accompagné de la légendaire "Grâce de Dieu" ou parfois "Finaides" ou la "Pie voleuse."

Dans ce dernier mélodrame, j'ai gardé mémoire de certain petit boursard confis à l'inexpérience de mes jeunes ans, lequel avait à dire, au dénouement, alors qu'éclatait la preuve de l'innocence de l'infortuné servante de Palaiseau:

—Et maintenant, allonsrai sonner, "la verre en main", sur le danger de se fier aux apparences!"

Heureux temps, où la "verre de sa mère" était article de foi, où, sans soucier, les passants lisaient sur les affiches des titres comme ceux des "Pieds noirs d'Iklande d'Amazoupo, ou la découverte du quinquina!"

Salvez, Laroche; inclinez-vous! Dabonne!

Aimable et archaïque époque, où il existait même, entre les spectateurs et les comédiens, une sorte de bienveillante familiarité.

Qu'il me soit permis d'en citer un exemple.

Henzy, le joyeux comédien, qui, des Folies-Dramatiques où il était adoré, vint finir sa longue carrière au théâtre des Variétés, donnait un soir sa représentation d'adieu. Comme il venait de chanter un couplet de circonstance, avec une émotion si sincère que les larmes l'étouffaient, une voix, partie des galeries qu'on est convenu, bien à tort, d'appeler "supérieures", lâssa tomber ces mots, entrecoûp de sanglots:

—Eh ben, alors, pars pas, vieux daim!

Il est difficile d'évoquer le souvenir de ces temps passés sans constater que l'aspect physique des comédiens d'alors—je ne parle que des hommes—était de tout point conforme aux rôles dont l'interprétation leur était confiée.

Dans l'emploi des premiers rôles il convient de citer: Frédéric Lemaître, Bocage, Volny, Brindeau, Leroux, Bressant, La-

fontaine, Damaine, Mélingot, Bignon.

Dans l'emploi des jeunes premiers et amoureux: Fechter, Laferrère, Clarence, Lacressonnière, Berton père.

Dans les premiers rôles comiques: Provost, Samson, Geoffroy, Félix Barré et le bon gros Laurent, l'admirable Jonas de "Patrie!"

J'en passe peut-être... et des meilleurs.

Si, dans l'armée, on s'est vu contraint à la nécessité d'abaisser la taille réglementaire, ne devrait-on pas, par tous les moyens possibles, essayer de la maintenir au théâtre, où cette mesure s'impose dans la tragédie et le drame romantique, de même dans la comédie de caractère, où se rencontrent de hautes et nobles figures comme celles d'Alceste et de Don Juan.

"L'extérieur de l'artiste, a dit Geoffroy, le célèbre critique dramatique, est une partie considérable de l'art du comédien.

"La figure, la taille, l'âge, la voix, ne sont pas des qualités indifférentes."

"Leurs défauts naturels sont soumis à la critique puisqu'ils contractent l'obligation de plaire et font "acheter" la vue de leurs personnes."

On parle beaucoup de la présente crise que traverse en ce moment le théâtre français. A mon humble avis, la cause en est due au trop grand nombre de professeurs, dont la mission n'est pas toujours suffisamment autorisée.

J'entends dire parfois qu'on peut être un très mauvais comédien et cependant donner d'excellents conseils.

Je ne suis pas autrement convaincu de la justesse de ce cliché, qui a fait son temps, et ce qui me ferait supposer que je serais de près la vérité, c'est que je connais des comédiens qui, dans ce cas, n'ont aucune excuse de ne pas faire de meilleurs élèves.

Le Conservatoire, que l'on désignait en l'an de grâce 1763 sous le nom de "Magasin à élèves, et dont Mlle Clairon fut l'ingénieuse inspiratrice, nous donne la mesure de l'importance qu'on attachait à cette époque au choix des maîtres:

Sarnette, directeur. Professeurs: M. Dugazon, Monvel, le père de Mlle Mars, le créateur de l'abbé de l'Espée; Fleury, Dazincourt, le tragédien Lafon... Talma!

Plus tard: M. Monrose, Samson, Provost, Régner, Got, Delaunay. Voilà pour le passé.

Tout en appréciant à leur juste valeur le talent indéniable de ces titulaires actuels, eux mêmes ne sont-ils pas en droit de se demander quels élèves il était permis d'attendre alors que les classes étaient pourvues de tant d'instruits prédécesseurs? Alors arrivait qu'on ne prenait pas le théâtre comme on prend un rhume et qu'en se destinant à cet art, dont le dernier mot n'est jamais dit, on obéissait à l'entraînement d'une vocation, au lieu d'exercer comme maintenant une lucrative profession?

Pourquoi, ainsi que je le disais à la commission chargée de réviser les règlements du Conservatoire, pourquoi n'y aurait-il pas une sorte de conseil de révision, chargé du soin d'écarter de la scène ceux des jeunes aspirants pour qui la nature se serait montrée trop inclemente?

N'y a-t-il pas conscience de laisser s'engager dans la carrière dramatique des jeunes gens que leur physique expose fatalement à de cruels déboires, à de dures et pénibles appréciations?

Il serait toujours loisible à ce conseil de révision d'établir des exceptions en faveur de ceux qui

seraient susceptibles de faire oublier le peu d'agrément de leur personnel par d'autres dons ou par une intelligence hors ligne.

Sans être un bellâtre, la beauté de l'homme au théâtre peut consister dans une taille moyenne et bien prise, des manières élégantes, une voix agréable et prenante; en un mot, dans un ensemble correct et sympathique.

En l'absence de ces dons complémentaires, le conseil répondrait: "Non, monsieur, nous ne nous associerons pas à la réalisation de ce que vous croyez une "protection" et qui ne nous paraît qu'une dangereuse "tentative", ne voulant pas assumer la responsabilité de jeter un malheureux de plus dans le monde théâtral! Jones ou bon vous semble, mais nous, Etat, nous refusons, par humanité, de nous associer à cette téméraire entreprise."

Je n'ai pas la prétention d'avoir trouvé un remède définitif à un mal que je signale, mais simplement un des moyens de le combattre.

Je parlais, au commencement de cet article, de l'heure invraisemblable où l'on commençait le spectacle dans ma jeunesse, et, à ce propos, songeant à celle plus tardive où maintenant se lève le rideau, je me souviens de ce qu'il me fut donné d'entendre, un soir, à la Comédie-Française, faisant fonction de semainier.

J'assistais, à l'orchestre, à une représentation du "Supplice d'une femme", ayant pour voisin le monsieur qui, voyant qu'on ne commençait pas, avait déjà, à plusieurs reprises, donné les signes d'une visible impatience.

Après avoir consulté sa montre une dernière fois, se tournant vers moi, il me dit:

"Enfin, quoi? qu'est-ce qu'il attend? Vingt minutes d'entracte depuis le baisser du rideau de la petite pièce... c'est indécent! Une pièce moderne ne peut pas être bien compliquée comme mise en scène... Un salon! Régner, le mari trompé, c'est bien évident!... Lafontaine, l'ami trompé, c'est clair!... Mlle Favart, l'épouse coupable, naturellement... Enfin, quoi? un aduflère!... Alors, marchons, j'ai un train à minuit dix, moi!"

Allez donc faire de l'esthétique avec un monsieur comme celui-là! Evitez vous donc à développer des caractères, à établir des états d'âme, avec un spectateur qui imagine l'intrigue de la pièce sur la distribution que lui fournit l'affiche, et qui a un train à minuit dix!...

FREDERIC FEBVRE.

THEATRES.

TULANE.

Salle comble, hier soir, au Tulane pour entendre "Mary's Lamb", la désopilante comédie musicale donnée cette semaine sur la scène de ce théâtre.

Aujourd'hui matinée à prix populaires.

CRESCENT.

"Mrs. Wiggs of the Cabbage Patch", a été donnée hier en matinée et le soir devant une salle aussi nombreuse qu'enthousiaste.

ORPHEUM.

Le succès du programme de vaudeville qu'offre cette semaine l'Orpheum est colossal.

Il y a deux représentations par jour à ce théâtre.

MEURTRE.

Au cours d'une querelle survenue hier soir à sept heures, dans un café à l'angle des rues Claiborne et Lapoyroue, entre Anatole Dominick et Arthur Williams, deux hommes de couleur, le premier armé d'un revolver a tiré deux coups sur son adversaire le blessant à la tête.

L'ambulance a été promptement mandée mais Williams est mort avant l'arrivée des étudiants en médecine. Dominick a été arrêté.

ACCIDENT FATAL.

Un accident dont les suites ont été fatales est produit à l'angle des rues Carondelet et Polymnia, hier soir, vers neuf heures. Une charrette dans laquelle se trouvaient plusieurs gens de couleur a été heurtée et renversée par un car de la ligne Henry Clay.

Eva Turponton, une fillette de 5 ans demeurant rue Rousseau près Quatrième a été tuée sur le coup et Edna Cooper et Narcisse Cahillon deux femmes, ont été grièvement blessées.

BLESSURE.

James Behan, un jeune de 10 ans, en essayant de sauter sur un car à l'angle des rues Magasin et Jackson, est accidentellement tombé et blessé à la tête. Il a été conduit chez ses parents, rue Ste-Marie 715.

La fin d'un ivrogne.

James Fietschinger, un ivrogne, inconnu, a été trouvé mort, hier matin, dans une charrette près du marché Dryades.

La figure de Fietschinger était entièrement recouverte d'un épais enduit noirâtre, qui lui avait été appliqué la veille par deux de ses amis, auxquels il avait manifesté l'intention de se masquer pour le Mardi-Gras.

Le cadavre a été transporté à la Morgue où le coroner a constaté que le décès avait été causé par une crise alcoolique. Dans le courant de l'après-midi le corps a été remis à la famille qui se chargera des funérailles.

Enfant blessé.

En traversant la chaussée, à l'intersection des rues S. Remparts et Lafayette, hier après midi à quatre heures, Robert Schneider, un enfant de 10 ans, demeurant rue Salcedo 633, a été renversé et a eu la jambe fracturée par une charrette conduite par Oscar Dently.

COLLISION.

Une collision s'est produite hier soir à neuf heures, à l'angle des rues Peters et Howard, entre une charrette et une voiture conduite par Geo. Howard. Alberta Johnson, une fillette de couleur qui se trouvait dans le premier véhicule a été jetée à terre et, a eu la jambe fracturée.

ELIXIR ALIMENTAIRE DUCRO. Fièvre Jaune, Fièvre Typhoïde, Fièvres Intermittentes, Fièvres Paludéennes.

Une Histoire de Détective. W. G. TEBALD. 217-223 Rue Royale et 610-612 Rue du Canal.

F. A. BRUNET, HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER. 313 RUE ROYALE.

William Frantz & Cie., JOAILLIERS ET OPTICIENS. 143 RUE CARONDELET.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT PAR PAUL MARGUERITE

DEUXIEME PARTIE

LA VENGEANCE DU MARQUIS

XVI LE PASSAGE SECRET (Suite.)

sa corps voluptueux qui pour lui luoarnait la jeunesse et toutes les forces foigneuses, vivantes ou destructrices de la vie.

—Mais pourquoi être allée chez cette Amélie?

—Tu es bien venue pour y faire ma connaissance antérieure, fit Maud malicieuse.

—Et où voulais-tu que "je parlais" avec lui? Dans un hôtel "Shocking"? Au musée du Louvre, devant la "Venus de Milo"? Sur le pont des Arts, gare de Bercy, ou sur l'impériale de B. et N. Madeleine?

—Tu diras ce que tu voudras, l'air d'Amélie, son inquiétude... —Ah bien, si tu fais attention à cela! Mais elle ne vit plus, Amélie, depuis que son mari "est en coton". Elle gémait auprès de qui veut l'entendre. Elle ne te l'a pas dit son stérnel: "London est en coton"?

—Non! Si tu n'as que des griefs personnels... —J'en ai d'autres, Maud. Pourquoi n'as-tu pas en confiance en moi! Tu n'as pas qu'à me me dire que Hartenberg l'importunait. Je t'aurais débarrassée de lui en cinq minutes.

—Oui, avec une pichenette sur le nez, et un coup d'épée après.

—Est-ce à l'épée ou au pistolet que tu te bats, mou roi? —demanda-t-elle, bien qu'elle le sût fort bien. Mon Dieu, on dit que ce gros "pig" est très fort, pourvu qu'il ne te donne pas un mauvais coup!

—Oh! pour cela, fit M. de Morailles d'un ton sec, tu peux te rassurer.

Il appuya le doigt sur le sein de Maud qui tendait l'étoffe de sa juquette en drap havane. Il en effleura la pointe.

—Je le tonnerai là, fit-il, exaspéré: un coup dégainé qui sent mon coup à moi, et la lame traversera le poumon, aussi vrai que je te le parle.

A ces mots d'une féroce froideur, Maud ne laissa voir aucune émotion.

—Fi, le vilain rageur! fit-elle gaiement.

—Je ne plaisante pas, Maud. —Je le pense bien, mon roi. Embroche le gros "pig" si ça t'amuse!

Tant de sécheresse dépassait le bit. Monsieur de Morailles ne put s'empêcher d'en être choqué; Hartenberg tout de même était quelqu'un de considérable, une puissance, une fortune, et tout cela, il allait s'efforcer de l'oublier. Il s'y efforçait! Et il verrait bien si l'insensibilité de Maud était feinte ou non.

—Maintenant, fit-il, tu vas me laisser. J'ai affaire.

—Mais promets-moi sa moins que tout est oublié; songe que je t'attendrai avec impatience, de toute ma tendresse et de toute mon inquiétude... car tu as beau être sûr de ton épée, je serai malheureuse tout de même, tant que je ne t'aurai pas revu.

M. de Morailles l'évoqua, en

déshabillé galant, comptant les minutes, prête à ouvrir ses bras au vainqueur. Mais qui serait le vainqueur? Hartenberg ou lui?

Pour la première fois un doute et un malaise se glissèrent en lui.

—Pars, fit-il.

Il sentait que malgré lui, malgré sa clairvoyance et ses suspensions, cette présence l'amoindrisait.

Maud était si jolie, avec l'éclat de ses yeux, de sa petite bouche, la flamme rousse de sa chevelure, avec la grâce lasoive de son corps étroitement pris dans le tailleur havane, sur lequel trauchait le pelage clair et moelleux d'une admirable étole de zibeline. De même fourrée était sa toque, piquée d'un bouquet de violettes. Elle avait ainsi un charme diabolique.

—C'est bon, je m'en vais. Embra-se moi, Henri.

Il l'embrassa, respira le parfum qui s'exhalait de son jeune corps comme d'une fleur vénueuse et délicate. C'était un vice, elle l'ensorcelait malgré tout, avec son âme de fille, cette fille qui n'estimait pas et qu'il désirait et voulait garder à lui seul, malgré tout.

A ce moment, le valet de chambre reparut et dit au marquis: —Monsieur le docteur Saffroy est là.

Faites entrer.

Par une porte dérobée, M. de Morailles faisait s'éclipser Maud,

pas assez vite pour que le docteur n'aperçût un pan de jupe et une silhouette fuyante.

Il sourit imperceptiblement. C'était une lèche et sombre figure que celle du docteur Saffroy: très noir de cheveux et grisonnant de barbe, quelques choses de chaoulin dans la physionomie, le regard bigle, la lèvre contractée par un rictus qui semblait vouloir mordre.

Parvenu tard à la notoriété, le gardait de ses débats difficiles une amertume et un désir de représailles. Il voulait surtout s'enrichir, sachant que l'argent sent, sinon tout, du moins beaucoup, qu'il donne l'indépendance et la considération des nobles.

—Vous m'avez téléphoné de venir au plus tôt. Me voici. Vous n'êtes pas souffrant, je le vois.

Son imperceptible sourire reparut, moqueur. Le marquis n'avait pas l'air d'un homme malade, et quand on reçoit des dames de si bon matin... —Non, mon ami, moi, je vais bien... Asseyez-vous. Un cigare?

Saffroy étendit la main vers la boîte de cigares précieux et bagués d'un cercle doré.

Avec une satisfaction qui attestait la sensualité de ses goûts, il porta le havane à ses narines, puis le fit tourner à ses oreilles et méthodiquement, d'un petit per-fumatoir de poche, il en parça l'extrémité, puis le pencha vers

l'allumette que lui tendait le marquis et l'on put voir, dans la fumée dont il s'enveloppait, sourire son laid et rusé visage.

—Comment va le docteur Orax? demanda M. de Morailles.

—Assez bien, surchargé de besogne... Ce n'est pas une petite affaire pour lui que sa maison d'Autent! Les frais sont considérables, les charges lourdes.

—Il est bien dur à un homme de sa valeur et de son âge d'assumer, en même temps qu'une telle responsabilité médicale, toutes les responsabilités financières qu'une pareille entreprise comporte.

M. de Morailles prêta une extrême attention à ces mots, sans en avoir l'air.

—Si bien, ajouta le docteur Saffroy, que Orax se demande s'il continuera ou non à diriger sa maison de santé.

—Mais je croyais que vous étiez oculiste avec lui?

—Je le seconde de mon mieux, mais sans titre officiel, dit Saffroy, comme médecin consultant attaché à l'établissement. Orax, outre la direction, s'occupe particulièrement des cas d'aliénation mentale caractérisés, et moi des psycho névroses.

Ce que Saffroy n'ajouta pas, c'est que, grâce à ses nombreuses relations et à sa situation dans le monde, il servait à son confrère et ami de Orax de raba-touteur, lui procurant des malades qu'ils traitaient ensemble à

des prix élevés, dont ils faisaient équitable partage en bons associés et loyaux complices.

—Cependant, dit M. de Morailles, vous ne prenez en pension et n'hospitalisez que des clients de choix?

—Les années sont bonnes ou mauvaises, dit Saffroy pensif, en lançant de larges bouffées blanches. Ainsi, l'an dernier, nous avions le prince Sakradizy; il avait une singulière maladie nerveuse. Il se croyait ohien et tournait sur lui même en aboyant, comme un dogue qui cherche à attraper sa queue. Il tournait jusqu'à épuisement, finissait par tomber ralet, l'œil injecté, l'écoule à la bouche.

—Curieux!

—Dans un de ses accès, il s'est jeté sur la courtine pendue de son lit, l'a mordue et déchirée et bien qu'il s'est étouffé sans le vouloir en avalant le duvet d'ivoire qui lui entrait dans la bouche.

—Triste!

—Oui, sa famille payait soixante mille francs par an. Il avait son appartement à lui, trois domestiques et un cuisinier. Il mangéait énormément, avec un recherche de luxe inouï. Mais voilà, il est mort.

—Diable!

—Tous nos malades ne sont pas de cette importance; dit Saffroy. Il y en a pour toutes les bourses, quoique le moindre prix de pension ne soit pas au-dessous de huit à dix mille francs par